

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 13 (1875)
Heft: 48

Artikel: Un amour à travers chants
Autor: Kergomard, Jules
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183424>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La Galerie des Suisses célèbres, dont nous parlerons plus en détail, comprendra 25 livraisons dont 10 ont déjà paru. La publication entière de l'ouvrage est assurée par le nombre actuel des souscripteurs.

— — — — —

UN AMOUR A TRAVERS CHANTS

III

Le comte de Baudrey, habitant de l'hôtel dont dépendait le pavillon, s'était brûlé la cervelle cinq jours avant, à la suite d'une perte de bourse d'un chiffre supérieur de beaucoup à celui de sa fortune. La comtesse et Mlle Lydie, sa fille, étaient parties aussitôt, abandonnant tout aux créanciers, et personne, pas même le notaire de la famille, ne savait, ou au moins ne voulait dire, ce qu'elles étaient devenues.

Pendant un mois, Gérard remua ciel et terre et dépensa beaucoup d'argent, sans réussir à trouver leurs traces.

Chaque fois, après avoir échoué dans toutes ses recherches, il venait, désespéré, s'asseoir près de la fenêtre, et restait les yeux obstinément fixés sur celle du pavillon.

Mais la belle et mélodieuse fée qu'il n'avait appris à nommer qu'en la perdant, et qu'il perdait au moment où il pouvait prétendre à elle, Lydie, ne reparut plus, et les chants d'amour alternés de deux rossignols nichés dans les vieux ormes du jardin, semblaient seuls à Gérard comme l'écho de son propre amour, hélas! perdu.

Un jour, il se fit avancer par son notaire une année de son revenu: il paya d'avance une année de loyer de sa chambre et partit sans savoir où il allait, et se souciant encore moins de tout but autre que celui auquel il aspirait: l'oubli de lui-même.

A un an de là, un jour du mois d'août, on se pressait, l'on se battait presque, pour entrer dans la salle de la « Grande Harmonie, » à Bruxelles.

C'était le concours d'opéra du Conservatoire, et l'on devait entendre pour la première fois, en public, une élève dont tous ses professeurs et — chose plus significative — toutes ses condisciples disaient merveille depuis le commencement de l'année, sans qu'il eût été possible, malgré toutes les sollicitations, de la faire se produire au dehors.

Tout ce qu'on savait d'elle, c'est qu'elle se nommait Lydie Reybaud et était Française. Mais depuis son arrivée à Bruxelles, elle vivait seule avec sa mère, une femme de grande mine, dans un modeste quartier du faubourg de Namur, ne voyant personne, et ne sortant que pour aller au Conservatoire, où leur politesse scrupuleuse, mais quelque peu hautaine, leur conciliait plus de respect que de sympathies, dont elles semblaient d'ailleurs peu désireuses.

Malgré quelques réserves sur sa personne et même sur sa beauté, que l'on admirait plus ou moins sans pouvoir la méconnaître, il n'y avait qu'une voix sur le talent de Mlle Lydie Reybaud. C'était, de l'aveu commun, et de ceux mêmes qui n'en parlaient que sur parole, une nouvelle étoile qui se levait au ciel de l'art, et qui devait prochainement faire pâlir toutes les autres. On assurait même que le directeur de *Her Majesty's Opera*, de Londres, arrivé la veille à Bruxelles, n'attendait, pour lui offrir un engagement splendide que la proclamation de son triomphe dans l'audition actuelle.

La séance commença.

On avait choisi pour pièce de concours le premier acte de la *Sémiramis*, de Rossini, où deux rôles de contralto d'importance à peu près égale permettaient de mettre en présence de Mlle Reybaud, une élève belge du nom de Van Mær, qui, seule, pouvait prétendre et prétendait lui disputer le prix. Celle-ci, qui représentait la reine, avait ses partisans dans l'auditoire, et fut fort applaudie jusqu'à l'entrée en scène de sa rivale, qui jouait Assur.

Mais dès les premières mesures du récitatif de la nouvelle

venue, le public, sentant qu'il avait affaire à une de ces puissances qui s'imposent d'elles-mêmes, éclata en un murmure sympathique, à peine traversé par une exclamation douteuse, aussitôt réprimée, murmure qui se transforma en frémissement attentif, quand la jeune et belle virtuose attaqua sa cavatine.

Mais qu'arrivait-il donc ?

Affreusement pâle et les yeux obstinément fixés sur le point de la salle où son entrée en scène avait provoqué un léger tumulte, elle ne semblait plus se rendre compte de la situation dans laquelle elle se trouvait, et chantait désormais comme dans un rêve. Sa voix hésitait et s'étranglait, et avait même par moments des intonations hasardées.

Les membres du jury de ce concours se regardaient, surpris; le public était tombé à une température de glace, et la cavatine s'acheva au milieu d'un de ces silences tragiques, qui sont la leçon non moins des artistes que des rois.

Voyant faiblir sa rivale, la Van Mær puisa dans l'espoir retrouvé si inopinément des forces nouvelles, et montra, dans le duo, ce diable au corps sans lequel l'art le plus exquis ne pénètre guère l'épiderme des foules. Sa cabale reprit courage, et l'une aidant l'autre, elles arrachèrent à cet auditoire d'abord rebelle, un triomphe d'autant plus complet qu'il avait été d'abord disputé.

Le jury suprême, le public, avait décidé. Il ne restait au jury qu'à formuler l'arrêt, et, ce fut avec une expression de regret qu'il ne cherchait pas trop à dissimuler, que M. Fé-tis, le directeur du Conservatoire, le prononça.

Il n'y avait pas de premier grand prix, et le second était donné à Mlle Van Mær.

Mlle Lydie Reybaud, l'étoile de la veille, n'était même pas mentionnée.

Le soir, dans un pauvre petit salon du faubourg de Namur, deux femmes causaient, en confondant leurs baisers et leurs larmes.

— Mais enfin, disait la plus âgée, dis-moi donc, car je n'y comprends rien, comment cela est-il arrivé ?

— Ne me le demandez pas, mère, je vous en prie, car je n'en sais rien moi-même, répondait la plus jeune. Le mal est fait et j'en suis bien assez malheureuse, puisque c'est une nouvelle année de résignation que je suis forcée de vous demander, et cela au moment où j'espérais pouvoir vous dédommager de celle qui vient de s'écouler.

— Ah! il s'agit bien de moi, mon enfant. Voilà longtemps que j'ai pris mon parti de mon bonheur personnel. C'est toi seule qui me désoles... et aussi, ces malheureuses dettes de ton père que tu veux, comme moi, n'est-ce pas, acquitter ?

— Oui, certes. Mais vous verrez que tout s'arrangera.

— Soit, mais, en attendant, ce directeur ne vient pas et ne viendra probablement pas. (La fin au prochain numéro.)

L. MONNET.

AVIS

Les nouveaux abonnés pour 1876 recevront le journal gratuitement d'ici au 1^{er} janvier.

THÉÂTRE DE LAUSANNE

DIRECTION DE M. A. VASLIN

Dimanche 28 novembre 1875.

LES FILLES DE MARBRE

Drame en cinq actes, dont un prologue.

LE SECOND MARI DE MA FEMME

Vaudeville en 2 actes.

Les bureaux ouvriront à 6 1/2 h. On commencera à 7 heures

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY